

## Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

15/05/2002

### *Im Anfang war die Tat* L'homme productif (suite)

#### Engels - "Esquisse d'une critique de la *Nationalökonomie*"

L'*Esquisse d'une critique de la Nationalökonomie*, est un texte à la fois riche et lacunaire, suggestif et décevant, en avance et en retard sur son objet qui n'est d'ailleurs pas très précisément défini. Pour en faire une étude complète, il faudrait reconstituer, derrière les lignes du texte, l'état réel de la culture économique qu'Engels s'était donnée pour l'écrire, en opérant dans le corps déjà considérable d'une littérature complexe entre toutes des choix sauvages dont la justification peut être discutée; et il faudrait s'interroger sur la pertinence des interprétations qu'il propose des segments ainsi retenus, sans toujours en développer suffisamment les attendus. On se contentera d'effectuer une lecture de première vue de ce texte, du type de celle que Marx lui-même a pu faire à l'époque, à un moment où il découvrait, en le lisant justement, un domaine de réflexion qui n'allait pas, dans la suite, cesser de l'obséder, et dont il allait ensuite, en s'engouffrant dans la voie ouverte, ou du moins indiquée, par Engels, renouveler sur le fond certains enjeux.

Avant d'entreprendre la lecture de cet article, il faut brièvement rappeler dans quelles conditions Engels avait lui-même été amené à s'intéresser à l'économie politique dans une perspective critique : ce qui revenait à rompre avec une tradition suivie par la plupart des philosophes allemands, qui les avait amenés à fixer leur critique, dès lors que celle-ci avait été reconnue comme le meilleur moyen de donner à la philosophie prise sur la réalité, sur l'examen des formes de la conscience religieuse ou politique. Pour Engels, qui n'était pas allé jusqu'au bout de ses études secondaires, et très tôt avait été employé dans la manufacture familiale, une filature de Barmen ayant une filiale à Manchester dans laquelle il a ensuite passé la plus grande partie de sa carrière professionnelle, le monde du travail était, et restera longtemps, une réalité familière avec laquelle il était quotidiennement en contact. Même s'il était employé dans les bureaux, ce qui l'amènera à devenir l'un des responsables de l'entreprise, - on oublie trop souvent que l'un des protagonistes de l'élaboration du "marxisme", l'un de ses pères fondateurs a été un "patron", un drôle de patron qui, sans pratiquer la collaboration de classes, épousait la cause de ses ouvriers -, les mots "ouvrier" et "prolétaire" devaient avoir pour lui un tout autre sens que celui, purement livresque, qu'il pouvait avoir pour Marx en 1844 (en 1844, au moment où il a pris connaissance du texte d'Engels, la principale source d'information de Marx sur la bourgeoisie et le prolétariat restait sans doute le livre de Lorenz von Stein, *Le socialisme et le communisme de la France contemporaine* (1842) : durant son séjour à Paris, la fréquentation des cercles révolutionnaires allemands et français, a bien sûr considérablement enrichi ses connaissances à ce sujet), et même jusqu'à la fin de sa

vie, ou du moins jusqu'à la fondation de la première Internationale, car la réalité de la condition ouvrière est restée pour lui, à distance, un objet d'étude sans qu'il en aie une expérience directe, sinon justement par l'intermédiaire d'Engels.

Ses activités professionnelles, Engels les a principalement exercées en Angleterre, à Manchester, où il s'est rendu pour la première fois à la fin de l'année 1842, ce dont à la fin de sa vie il a laissé le témoignage suivant:

“A Manchester, j'avais pu toucher ceci du doigt: les faits économiques qui, jusqu'ici ne jouaient dans l'historiographie aucun rôle, ou surtout un rôle méprisé, sont, tout au moins dans le monde moderne, une puissance historique décisive; ils constituent la base d'où naissent les actuelles oppositions de classes; dans les pays où, en vertu de la grande industrie, elles se sont pleinement développées, donc surtout en Angleterre, ces oppositions de classes sont à leur la base de la formation des partis, des luttes de partis, et par suite toute l'histoire politique.” (Engels, 1885, cité par J. Bruhat, *Marx/Engels*, éd. 10/18, 1971, p. 79)

En Angleterre, en raison du formidable essor qu'y avait pris la révolution industrielle, la critique pouvait enfin toucher terre: le “marxisme” y existait en quelque sorte à l'état pratique, et il ne restait plus qu'à le faire passer à l'état théorique. Mais, bien sûr, dans ces années où Engels a découvert sur place le monde anglais de l'économie, et a entrepris de l'étudier en s'initiant par ses propres moyens, en autodidacte, à la science anglaise de l'économie politique, il n'était pas question de marxisme: le problème essentiel était toujours d'aller à la rencontre de la réalité concrète de l'homme vrai, cette réalité dont Feuerbach avait élaboré philosophiquement l'idée par la voie de la critique, mais sans parvenir à la doter de son contenu authentique, ce qu'allait permettre de faire la découverte du monde de la production industrielle et de ses conflits. L'*Esquisse* publiée dans les *Annales franco-allemandes* était signée “Friedrich Engels in Manchester”, ce qui était une manière de souligner l'enracinement anglais des préoccupations nouvelles qui s'y faisaient jour

Déjà Moses Hess, dans *La triarchie européenne*, avait expliqué qu'en rester au face à face France/Allemagne, représentatif du dilemme passant entre la politique pure et la philosophie pure, était suicidaire, et qu'une authentique philosophie de l'avenir devait se tourner du côté de l'Angleterre: avant-garde de la révolution industrielle, elle était en conséquence le pays où la société subissait une mutation fondamentale dont les conséquences allaient dominer les temps modernes. Mais, chez Hess, cette révélation avait maintenu un tour encore très mystique, puisqu'il avait vu principalement dans l'Angleterre la patrie de Shylock livrée au culte effréné du Dieu-argent, ce qui rendait à nouveau pertinente l'application directe de la critique feuerbachienne. Engels, en entrant le premier dans l'étude de l'économie politique, et en essayant, d'une manière encore très hégélienne, d'en débusquer les contradictions internes, permettait de franchir un nouveau pas, rapprochant un peu plus de la saisie des contradictions du monde réel sous sa forme historique actuelle, c'est-à-dire du conflit du capital et du travail qui jusqu'à la fin de sa vie allait occuper Marx, et l'amener lui aussi quelque années plus tard à s'installer en Angleterre.

L'article publié par Engels dans les *Annales franco-allemandes* dont nous allons entreprendre la lecture est généralement cité sous le titre “Esquisse d'une critique de l'économie politique”, ce qui correspond bien à son esprit général, mais ne traduit pourtant pas son titre authentique, qui est *Umrisse zur einer Kritik der Nationalökonomie*, littéralement, “Esquisse d'une critique de l'économie nationale”. Qu'est-ce que l'économie nationale ? C'est la forme la plus récente donnée en Allemagne à la théorie économique par l'ouvrage de Frédéric List, *Système national de l'économie politique* publié en 1841, avec lequel Marx avait de son côté pris aussi ses distances au début de son Introduction à une critique du droit hégélien. Engels considère

que cette théorie protectionniste, qui est une variante du mercantilisme, constitue en réalité, sous une forme un peu plus sophistiquée, une résurgence des formes archaïques de l'économie de troc, ou tout au moins un compromis bancal entre celle-ci et la véritable économie de marché, ce qui confirme que l'Allemagne des années 1840 demeure enlisée dans les contradictions d'un passé révolu. La véritable avancée actuelle dans le domaine de l'économie considérée à la fois d'un point de vue pratique et d'un point de vue théorique, ce sont les Anglais qui l'ont accomplie en préconisant la liberté du commerce, ce qui ne signifie d'ailleurs pas qu'ils ont complètement rompu dans les faits avec la position monopolistique, à laquelle ils n'ont fait au contraire que donner des bases plus fermes. Ceci dit, la critique de la *Nationalökonomie*, à laquelle il convient de conserver son nom allemand, c'est dans l'économie politique, et dans la forme qui lui a été donnée à partir d'Adam Smith, qu'il faut aller la chercher, même s'il apparaît que cette critique, qui est en réalité une auto-critique, est incomplète ; La démarche suivie par Engels consiste donc, en partant de la critique la *Nationalökonomie* dont les instruments sont fournis par l'économie politique, à passer de là à une critique de l'économie politique elle-même, qui est le véritable objectif qu'il poursuit.

Au début de son *Esquisse*, Engels caractérise d'emblée son objet d'étude initial, la *Nationalökonomie*, comme "science de l'enrichissement" (*Bereicherungswissenschaft*), ce qu'il justifie ainsi :

"La *Nationalökonomie* est une conséquence naturelle de l'expansion du commerce. Un système parfait de la tromperie institutionnalisée, une science complète de l'enrichissement vient ainsi remplacer le négoce simple, non scientifique." (Engels, "Esquisse d'une critique de l'économie politique", *Umrisse zu einer Kritik der Nationalökonomie*, trad. fr. K. Papaioannou, in K. Marx, *Ecrits de jeunesse*, éd. Quai Voltaire, 1994, ensuite référencée *ECEN*, p. 463)

Cette affirmation préliminaire permet de mieux comprendre pourquoi, et dans quel sens, Engels reprend à son compte, pour l'appliquer à cet objet nouveau qu'était alors l'économie scientifique, la référence à la notion de "critique" dont les connotations feuerbachiennes, en 1844, sont irrécusables. Si l'économie donne prise à une critique, c'est parce qu'elle est le lieu où se déploie une illusion prenant précisément la forme d'une "tromperie" (*Betrug*), tromperie que la critique a pour but de révéler et de démasquer, exactement comme le font par ailleurs la critique de la religion, la critique de la philosophie spéculative, et la critique de l'Etat rationnel. Ceci revient à dire que la "science" que prétend être en général l'économie politique est en réalité le produit d'une falsification, ce qui la démet de ses prétentions à dire la vérité de son objet.

Mais à ceci il faut ajouter que la falsification que la critique permet de dénoncer n'est pas un produit de la spéculation abstraite qu'est la "science", mais correspond à un mouvement de transformation matériellement opéré sur le plan de la réalité économique, mouvement de transformation qui a fait passer de la pratique immédiate du "négoce simple", donc "non scientifique", puisque, dans sa spontanéité, cette pratique peut très bien se passer de théorie, à la pratique trafiquée de l'enrichissement par la production économique des richesses : et l'économie scientifique n'est précisément rien d'autre que la théorie de ce "trafic", dont elle constitue en quelque sorte, ici le terme s'applique parfaitement, le reflet. Et c'est pourquoi, critiquer en général l'économie politique, comme Engels va finalement y arriver en ayant pris pour point de départ la critique de la *Nationalökonomie*, ce sera du même coup critiquer la réalité économique à laquelle celle-ci est intégrée comme un organe de son fonctionnement au lieu de se contenter d'en constituer le double idéal. Mais ceci pose en même temps la question de savoir de quoi la réalité économique, dans son état actuel

dont la forme est “l’enrichissement”, constitue le travestissement. Quelle est la réalité première détournée à son profit par le trafic économique? Qu’est-ce qui est falsifié aujourd’hui par le mécanisme de la production des richesses? La référence à l’être générique de l’homme suffit-elle, comme c’est le cas dans les autres formes de la critique, pour fixer ses orientations à une critique de l’économie politique ?

A lire les lignes qui suivent immédiatement, il semble bien que oui. En effet, Engels écrit :

“Cette *Nationalökonomie*, ou science de l’enrichissement, est née de la jalousie réciproque et de la cupidité des commerçants ; elle est marquée du sceau de l’égoïsme (*Selbstsucht*) le plus répugnant.” (*ECEN*, p. 463)

Cette référence à l’égoïsme renvoie du côté de Moses Hess et de son “Essence de l’argent”, sans doute rédigée au même moment. Qu’est-ce qui a impulsé la transformation du monde économique dont la *Nationalökonomie* est la manifestation ou le reflet? C’est la cupidité des marchands, leur égoïsme viscéral qui exprime le fait que l’homme s’est séparé de lui-même. A la base de cette économie, il y a une falsification qui est elle-même la conséquence d’une faute morale dans son principe; cette faute consiste en une trahison de l’humain comme tel, cet humain que le négoce simple, non scientifique, laissait subsister inaltéré, mais dont l’enrichissement a effectué la dénaturation.

Pour rendre compte de la genèse de cette dénaturation, Engels propose l’explication suivant :

“On vivait encore dans la croyance naïve que l’or et l’argent constituent la richesse: on pensait que la première chose à faire était d’interdire partout l’exportation des métaux “précieux”. Les peuples se comportaient comme des avarés: entourant de leurs bras leur cher trésor, chacun d’eux regardait ses voisins avec envie, avec défiance. Tous les moyens étaient bons pour soutirer aux nations avec lesquelles on commerçait le plus possible d’argent comptant, et bien retenir en deçà de la ligne des douanes, ce qu’on avait été heureux de faire rentrer.

L’application intégrale de ce principe aurait tué le commerce. On dépassa donc ce premier stade. On comprit que tant qu’il demeure dans les caisses, le capital dort, alors qu’il ne cesse de s’accroître dans la circulation. On devint plus philanthrope, on envoya ses ducats au-dehors pour en piper d’autres. On reconnut qu’il n’y a pas grand mal à payer à A ses marchandises trop cher, si l’on peut les expédier chez B à un prix plus élevé encore.” (*ECEN*, p. 463-464)

En vue d’expliquer comment le négoce simple et naïf s’est transformé en enrichissement artificiel, Engels distingue donc dans l’histoire du commerce entre les nations deux phases. L’une, celle qui se situe au début et constitue “le premier stade” (*die erste Stufe*), est animée par un esprit de thésaurisation, qui se fixe pour but d’amasser le plus de richesse possible, sous forme d’espèces sonnantes et trébuchantes, en les contenant dans les limites étroites des frontières nationales. Dans le mythe du *Ring* wagnérien, qui est en grande partie alimenté avec les spéculations de la Jeune Allemagne des années 1840, cette attitude sera celle du géant Fafner qui avec sa naïveté naturelle, immature, de dragon, garde jalousement l’or enfermé dans la caverne. Mais un tel point de vue est à terme intenable dans la mesure où il ne peut tendre vers un autre but qu’une répartition des richesses définitivement figée, ce qui suppose que ces richesses soient, comme on vient de le voir un bien matériel naturellement formé et susceptible d’être une fois pour toutes approprié, de la manière dont le sont les richesses naturelles de la terre. C’est pourquoi la logique des échanges, qui ne peut se satisfaire d’une telle stagnation, nécessite le passage à une seconde phase où la naïveté propre à la première est dissipée, et où se déchaîne à sa place le cynisme éhonté de la cupidité marchande.

Cette seconde phase correspond à une mutation complète de la façon dont les richesses sont conçues: elles ne sont plus de l'ordre d'un bien fixe, attaché à la réalité matérielle de choses susceptibles d'être accumulées, mais elles sont vouées au cycle d'une circulation généralisée qui les oblige à sortir de la caverne du dragon qui thésaurise l'or pour les lancer dans le mouvement de l'enrichissement permanent. Ce mouvement retire aux richesses leur caractère naturel pour les doter d'une dimension purement artificielle: elles ne sont plus le prix réel des choses, ou plutôt elles ne sont plus les choses mêmes auxquelles serait attaché naturellement leur valeur, mais elles deviennent l'instrument du profit, ce qui implique un accroissement de valeur tendanciellement indéfini, indifférent à la réalité naturelle des marchandises qui lui servent de support, accroissement qui, par son jeu propre, produit la richesse à partir de la richesse, sous la forme de l'enrichissement, et non à partir des choses mêmes. Là est la clé du "trafic" marchand qui, en détachant le mouvement des richesses de la réalité des choses qui lui sert seulement de support, déclenche le mouvement produisant un effet d'illusion et de tromperie.

On pourrait voir ici l'esquisse d'une théorie du fétichisme de la marchandise, quoique sous une forme moins développée que celle à laquelle Marx fera place à la fin de la première section du premier livre du *Capital*. La marchandise est un fétiche dans la mesure où, entraînée dans le mouvement illimité de la circulation des richesses, elle s'est mise à représenter autre chose que ce qu'elle est réellement: elle est devenue le support d'une valeur marchande, représentée par son prix, qui n'est plus déterminée une fois pour toutes par sa nature propre de chose. Sa valeur, son prix, qu'il n'y a pas lieu, dans la logique propre à ce trafic, de distinguer, ont été en quelque sorte déréalisés, ce qui est la condition pour qu'ils soient fluidifiés dans le cadre de la dynamique expansive de l'enrichissement qui exige que la même quantité de marchandises soit le support de plus de richesse, le but du commerce étant de vendre toujours plus cher ce qu'on a acheté le moins cher possible.

Le nom de spéculation convient parfaitement à ce mécanisme qui, tout en mettant en jeu des biens matériels, procède de leur idéalisation, de leur transmutation en une réalité complètement abstraite, représentée par ce qui préoccupe de façon privilégiée l'esprit marchand: l'argent. Si le marchand rassemble des marchandises, c'est, dans la seconde phase de l'histoire du commerce à présent analysée, pour faire avec elles de l'argent, le plus d'argent possible, encore et toujours plus d'argent, au lieu de s'en tenir à la représentation patrimoniale et naïvement matérialiste de la richesse propre à la phase initiale. La marchandise a cessé d'être l'objet de l'échange, elle est devenue son moyen. Cette explication n'est pas très différente de celle proposée par Hess du culte de l'argent et des mobiles tendanciellement inhumains qui l'inspirent. C'est de là aussi qu'est parti Engels, toute la question étant de savoir s'il en est resté à ce schéma interprétatif et s'il s'est contenté de l'illustrer à l'aide de références empruntées à la littérature de l'économie politique.

Toutefois, avant que le processus de déréalisation de la marchandise qui fait de celle-ci un fétiche atteigne sa forme développée, toutes sortes d'étapes intermédiaires devront être franchies. Engels s'amuse à remarquer que l'histoire du commerce, son mouvement étant ainsi enclenché, a pris de plus en plus un "caractère philanthropique" (*menschenfreundlicher Charakter*), c'est-à-dire s'est recommandée de principes humanistes ou humanitaires qui ont réorienté ses intérêts des choses vers les hommes. Les marchands se sont dépris de l'attitude réactive de repli sur soi adoptée par le dragon Fafner; ils se sont progressivement ouverts sur l'extérieur en lançant dans le commerce de plus en plus de marchandises en vue de produire un enrichissement maximum. Et ils ont argumenté cette démarche en se réclamant, contre le bellicisme qui imprègne de façon latente l'esprit de monopole, d'une idéologie pacifiste: le commerce entre les

peuples, en élargissant sans cesse ses frontières, est censé apprendre aux hommes à vivre ensemble en équilibrant progressivement leurs échanges. Tel est donc le philanthropisme qui accompagne le discours de l'économiste dès lors qu'il se met à faire l'apologie du libre échange. Mais, derrière ce discours, comme on va le voir, se cache une réalité qui est tout sauf inspirée par l'amour des hommes: celle du commerce mené sur fond de concurrence, qui, pour paraphraser Clausewitz, est la guerre par d'autres moyens et sous d'autres formes.

Ceci est manifeste d'emblée, puisque cette ouverture a d'abord pris la forme d'une compétition effrénée qui, dans les faits, s'est traduite par des luttes sanglantes. C'est la base du "système mercantile" (*Merkantilsystem*) mis en forme par les théoriciens de la "balance du commerce" (*Handelsbalanz*), qui consiste à obtenir par tous les moyens un excédent comptable des exportations sur les importations, sans se soucier des moyens par lesquels les richesses ainsi obtenues ont été extorquées, de manière nécessairement artificielle. Ce système diffère-t-il réellement de la conception primitive de l'économie ? On peut en douter, car il mesure les effets de la circulation des richesses à des critères qui sont en dernière instance nationaux: c'est dans le cadre défini par les frontières d'un pays donné qu'un maximum de profit doit être accumulé, au détriment des autres pays: c'est précisément le sens de la doctrine de la *Nationalökonomie* professée par List, qui, au nom des principes du mercantilisme, remet en fait en selle le mode archaïque du troc des marchandises, et adopte à nouveau la position du dragon qui campe à l'entrée de la caverne où il a caché son trésor dont il défend l'accès à quiconque. C'est pourquoi il a dû être dépassé, comme l'ont préconisé, en Angleterre, les économistes modernes en opposant au monopole la liberté du commerce. Et, en proposant cette analyse, Engels souligne, au moins indirectement, que le retard allemand n'est pas seulement politique mais aussi économique, ce dont il a pris conscience en entrant en contact avec cette avant-garde du progrès économique que, de son temps, représente l'Angleterre, symétrique de l'avant-garde politique représentée par la France.

Le dépassement du système mercantile opéré par le libéralisme anglais correspond à une véritable révolution économique. Et pourtant, cette révolution reste une révolution partielle, qu'Engels commente dans des termes voisins de ceux utilisés par Marx pour présenter la révolution "seulement politique" des Français, cette révolution qui a laissé intacts les piliers de la maison, c'est-à-dire n'a pas réussi à transformer en profondeur la société, et a ainsi manqué l'objectif assigné à la révolution authentique, rendre l'homme à lui-même :

"Le XVIIIe siècle, le siècle de la Révolution (française), révolutionne aussi l'économie. Mais toutes les révolutions de cette époque étaient unilatérales et restaient contradictoires. Au spiritualisme abstrait, on a opposé le matérialisme abstrait; à la monarchie, la république; au droit divin, le contrat social. De même, la révolution économique, elle aussi, n'a pas pu dépasser la contradiction. Les présupposés restèrent partout en place (*die Voraussetzungen blieben überall bestehen*). Le matérialisme n'attaqua pas le mépris qu'ont les chrétiens pour l'homme, l'abaissement où ils veulent le tenir; il a maintenu l'opposition entre l'homme et l'absolu; à la place du Dieu chrétien il a mis la nature. La politique ne songea pas à mettre en question les présupposés de l'Etat en et pour soi. De même l'économie ne se soucia guère de mettre en question la légitimité de la propriété privée (*nach der Berechtigung des Privateigentums zu fragen*). Aussi cette nouvelle économie ne constitua-t-elle qu'un demi-progrès. Il lui a fallu trahir, renier ses propres présuppositions, appeler à son aide l'hypocrisie et la sophistique pour dissimuler les contradictions où elle se débattait: les conclusions auxquelles elle est parvenue ne s'expliquaient pas par ses propres présuppositions mais par l'esprit humanitaire du siècle." (*ECEN*, p. 463-464)

Pourquoi la révolution économique n'a-t-elle pas abouti ? Parce qu'elle a contourné la question de fond qui est celle de la légitimité de la propriété privée. Comme la plupart des penseurs de la jeune Allemagne, Engels a lu avec enthousiasme l'essai de Proudhon

*Qu'est-ce que la propriété?* , et il y a vu l'amorce du mouvement qui doit effectivement conduire à la révolution totale, à la révolution humaine qui, comme pour Marx, constitue son objectif à cette époque. Tant que n'a pas été remis en cause le principe de l'économie ancienne, les nouvelles économies ne peuvent être que du ravaudage de l'ancien: elles ont beau, en opposition à ceux qui, comme les physiocrates, voient dans la terre la forme unique et immuable de la richesse économique, prêcher la circulation des marchandises au nom de l'obligation d'enrichissement maximum qu'elles mettent à la base de leur système, en prétextant que cet enrichissement est la condition du bonheur des hommes, elles demeurent attachées à une conception individualiste, égoïste, de la valeur, à laquelle elles maintiennent le statut d'un bien personnel. Ce faisant, elles manquent à l'humain comme tel, dont elles entérinent l'asservissement à un monde de choses qui a pour effet inévitable la compétition généralisée entre les individus. C'est donc l'immoralisme d'un système fondé sur la recherche du profit qui fait l'objet d'une protestation dont les attendus sont en dernière instance éthiques, et ne sont pas sans faire penser d'une certaine façon à Rousseau. Simultanément, cette dénonciation revêt un caractère logique: ce que l'économie nouvelle prétend faire connaître, elle ne l'explique pas à fond, dans la mesure où elle ne remonte pas jusqu'au présupposé qui constitue sa condition essentielle de possibilité. Dans le même esprit, et sans doute directement inspiré par ce passage de l'article d'Engels, Marx écrira dans ses *Manuscrits de 1844* : "L'économie part du fait de la propriété privée; elle ne nous l'explique pas." (Premier manuscrit, trad. Bottigelli, p. 55)

De cet immoralisme, Engels donne comme exemple, en théorie, Malthus dont il reparlera longuement plus loin, et en pratique les formes concrètes prises aujourd'hui par la révolution industrielle, "le système des fabriques et l'esclavage moderne qui, pour la cruauté et l'inhumanité, n'a rien à envier à l'esclavage antique" (*ECEN*, p. 465). Et en écrivant cela, Engels ne fait que dire ce qu'il a vu de ses propres yeux. Il présente le même constat dans son autre contribution aux *Annales franco-allemandes*, un compte-rendu de l'ouvrage de Carlyle *Past and Present* (1842), qui est une description au vitriol de l'état actuel de la société anglaise, mais qui, percevant les effets du mal, recule lorsqu'il s'agit d'en dégager la cause :

"Comment (Carlyle) veut-il supprimer la concurrence, l'offre et la demande, le règne de l'argent, si leur vraie racine, la propriété privée subsiste?" (Engels, "La situation de l'Angleterre", *die Lage Englands*, cité par J. Bruhat, *Marx/Engels* , éd. 10/18, 1971, p. 82)

On comprend alors mieux ce que signifie le projet d'une critique de l'économie: il consiste dans une remise en cause de sa réalité même, dans la mesure où celui-ci est fondé sur le principe déshumanisant de la propriété. Et, de ce point de vue,

"la nouvelle économie, le système de la liberté du commerce, fondé sur l'*Essai sur la richesse des nations* d'Adam Smith, présente la même hypocrisie, la même inconséquence, la même immoralité qui, maintenant, dans tous les domaines, s'oppose à la libre humanité." (*ECEN*, p. 465)

Cela signifie-t-il qu'il faut se désintéresser du discours libéral en vogue, qui prétend actuellement être à la pointe du progrès, alors qu'en réalité il contribue à pérenniser un état de fait inacceptable? Pas du tout, et c'est en l'admettant, donc en reconnaissant que la science économique moderne n'est pas seulement un cache-misère, ou plutôt un cache-richesses, que l'analyse d'Engels atteint un tournant qui la conduit à son objet véritable et devient réellement originale.

Engels écrit :

“Il était nécessaire que la théorie de la propriété privée quittât la voie purement empirique de la recherche uniquement objective et prît un caractère scientifique qui la rendît aussi responsable des conséquences: la question fut ainsi transposée dans une sphère universelle, humaine.” ( *ECEN*, p. 465)

Tant qu’une théorie n’en avait pas complètement explicité le système, l’économie fondée sur la propriété privée, demeurée une pratique en partie aveugle, n’était pas allée au bout de son entreprise de déshumanisation, et, n’ayant pas dit son dernier mot, n’était pas non plus susceptible d’une remise en question sur le fond prenant appui, comme Engels déclare nécessaire de le faire, sur “un principe universel, purement humain (*eine rein menschliche, allgemeine Basis*)” ( *ECEN*, p. 466). Cette analyse est d’esprit tout à fait hégélien. Plus le monde de l’économie cherche à se comprendre de l’intérieur, en expliquant les formes prises par l’exploitation des richesses, plus il se rapproche de sa vérité, qui est aussi, dialectiquement, sa négation. C’est donc en prenant appui sur les acquis de la science économique, qui sanctionne les formes prises actuellement par la production des richesses, qu’il sera possible d’en effectuer la critique, et de la dépasser. Mais il ne faut pas s’illusionner sur la nature de ces acquis :

“Derrière la fausse humanité des modernes se cache une barbarie ignorée de leurs prédécesseurs.” ( *ECEN*, p. 466)

Se retrouve donc ici la même démarche de falsification qui, à propos de la *Nationalökonomie*, avait été dénoncée au début du texte. Dans toutes ses formes avérées, la théorie économique fait autre chose que ce qu’elle dit, ce qui doit avoir pour conséquence de l’opposer à elle-même dans sa propre organisation interne: et c’est cette contradiction qui fait d’elle un révélateur, un symptôme, tout en préparant en elle les conditions de son dépassement. De ce point de vue, la science de l’économie est à la réalité dont elle prétend rendre compte ce que la théologie est à la réalité humaine dont elle propose une explication détournée ou inversée, qu’il devrait suffire de retourner pour retrouver le chemin de la vérité, comme un faux discours vrai qui est aussi un vrai discours faux, c’est-à-dire une illusion qui a sa base dans le monde réel et participe de celui-ci, même si c’est sous une forme altérée :

”L’inconséquence et l’ambiguïté de l’économie libérale la poussent nécessairement à se dissoudre en ses parties constitutives fondamentales. De même que la théologie débouche fatalement soit sur la foi aveugle, soit sur la philosophie libre, de même, la liberté du commerce conduit nécessairement, d’une part, à la restauration des monopoles, de l’autre, à la suppression de la propriété privée (*die Aufhebung der Privateigentum* ).” *ECEN*, p. 466-7)

Le système anglais, qui repose sur la liberté du commerce, pousse à leur terme les contradictions de l’économie fondée sur la propriété privée ce qui en remet en cause radicalement le principe. De même que cette science des richesses spirituelles qu’est la théologie a, en éloignant le ciel de la terre, suscité ou du moins renforcé par la voie de la “libre philosophie” le besoin de rendre l’homme à ses racines, l’économie, science des richesses matérielles, a, en allant plus loin encore dans l’exploitation du mal, indiqué le remède à lui apporter.

Est ainsi tracé le programme d’une critique de l’économie politique ayant pour principal objectif de lever le masque dont celle-ci recouvre les réalités qu’elle prétend expliquer, et de la forcer à livrer le secret honteux qu’elle s’évertue à recéler, à savoir que, sous les noms pompeux de richesse nationale, d’économie publique, voire même d’économie politique, elle ne fait rien d’autre que développer le principe de la propriété privée, ce qui, en bonne logique, devrait lui valoir l’appellation exacte d’économie privée, “puisque tous les rapports publics dont elle s’occupe n’existent qu’en fonction de la



propriété privée” (*ECEN*, p. 467). Et ici, c’est encore la référence à Proudhon qui paraît dominer:

“L’échange des utilités, l’achat et la vente, le commerce: voilà la conséquence première de la propriété privée. Sous son règne, le commerce, comme toute autre activité, doit constituer pour celui qui l’exerce une source directe d’enrichissement. Chacun doit chercher à vendre le plus cher possible et s’efforce d’acquérir au plus bas prix. Dans tout achat, dans toute vente se confrontent donc deux hommes ayant des intérêts absolument opposés. Le rapport est décidément hostile; chacun connaît en effet les intérêts de son rival et sait qu’ils sont opposés aux siens. Il s’ensuit d’abord une défiance réciproque, puis la justification de cette défiance, l’emploi des moyens immoraux pour atteindre un but immoral. Par exemple, le premier principe du commerce est de taire, de cacher tout ce qui peut abaisser la valeur d’un article; par conséquent, il est permis dans le commerce de profiter le plus possible de l’ignorance et de la confiance de la partie adverse, et même d’attribuer à sa marchandise des qualités qu’elle n’a pas. Bref, le commerce, c’est la tromperie légale (*der legale Betrug*). S’il veut respecter la vérité, tout marchand témoignera que la pratique s’accorde avec cette théorie.” (*ECEN*, p. 467-8)

La logique libérale fait apparaître que, l’économie, c’est avant tout le commerce. Mais, le commerce, c’est le vol, ou tout au moins la “tromperie légale”. Pour justifier cette accusation, Engels reprend l’argument qu’il avait déjà avancé au début de son article, lorsqu’il avait distingué deux phases dans la circulation des marchandises: une phase “naïve” dans laquelle les biens économiques étaient censés avoir une valeur en eux-mêmes; puis une phase cynique au cours de laquelle, cette croyance ayant disparu, le but poursuivi est de faire un maximum de profit en se servant des marchandises comme d’un intermédiaire de l’échange: il est alors devenu indifférent que le prix obtenu par l’échange des marchandises correspondît ou non à leur valeur réelle. Or ce but est, c’est le terme important ici, “immoral”. Avec l’économie nouvelle fondée sur la critique du mercantilisme, qui participait encore de la naïveté propre à la phase initiale de l’histoire du commerce, cette immoralité est devenue patente: l’économie est descendue au plus profond du mouvement qui la définit essentiellement, et c’est de cette manière qu’elle a atteint sa vérité.

C’est à ce point de son analyse qu’Engels introduit une formule qui est restée célèbre : “Adam Smith, le Luther de l’économie politique” (*ECEN*, p. 468). Marx cite cette formule, en la reprenant à son compte, dans ses *Manuscrits de 1844* (Troisième manuscrit, trad. Bottigelli, p. 80). Et il l’interprète alors en développant à nouveau l’argument qu’il avait utilisé dans l’Introduction à une critique du droit hégélien des *Annales franco-allemandes* en vue d’expliquer en quel sens Luther est à ses yeux un authentique révolutionnaire, partie prenante du mouvement de transformation dont est sortie la société moderne. Voici, en parallèle, les deux textes de Marx :

“Luther a certes vaincu la servitude par dévotion, parce qu’il a mis à la place la servitude par conviction. Il a brisé la foi en l’autorité parce qu’il a restauré l’autorité de la foi. Il a transformé les clercs en laïcs, parce qu’il a transformé les laïcs en clercs. Il a libéré l’homme de la religiosité extérieure parce qu’il a fait de la religiosité l’homme intérieur. Il a émancipé le corps de ses chaînes, parce qu’il a chargé de chaînes le coeur.” (Marx, “Contribution à une critique de la philosophie hégélienne du droit - Introduction” , Q III, p. 391)

“De même que Luther reconnaissait la religion, la foi comme l’essence du monde réel et s’opposait donc au paganisme catholique, de même qu’il abolissait la religiosité extérieure en faisant de la religiosité l’essence intérieure de l’homme, de même qu’il niait les prêtres existant en dehors du laïque, parce qu’il transférait le prêtre dans le coeur du laïque, de même la richesse qui se trouve en dehors de l’homme et indépendante de lui - qui ne peut donc être conservée et affirmée que d’une manière extérieure - est abolie; en d’autres termes, cette objectivité extérieure absurde qui est la sienne est supprimée du fait que la propriété privée s’incorpore dans l’homme lui-même et que celui-ci est reconnu comme son essence; mais, en conséquence, il est lui-même placé dans la

détermination de la propriété privée, comme chez Luther, il était placé dans celle de la religion.” (Marx, *Manuscrits de 1844*, troisième manuscrit, trad. Bottigelli, p. 80)

Qu'a fait Luther de si important ? Il a reconduit le sentiment religieux à son principe interne en le rendant à l'homme lui-même, et a du même coup préparé la critique de la religion. Pourquoi Smith est-il le Luther de l'économie ? Parce qu'il a, lui aussi, ramené l'économie à son principe ultime qui concerne, non le monde extérieur des choses, mais le monde propre de l'homme: comme Luther a défétichisé la religion, Smith a défétichisé l'économie, ou du moins a commencé à le faire, en révélant ce qui se cache derrière son discours extérieur, à savoir son sujet, qui est l'homme même.

Dans un esprit voisin, Marx expliquera à nouveau, à la fin de la première section du livre I du *Capital* que le fétichisme de la marchandise consiste dans le travestissement de ce qui est avant tout humain dans la forme d'un processus extérieur complètement objectivé: mais il ne pensera plus alors, sans doute, que ce qui est humain, c'est le sujet-homme défini par son être générique. Marx n'aurait-il pas poussé un peu loin son interprétation de la formule d'Engels, en lui faisant dire plus qu'elle ne signifie dans le contexte où elle est avancée ? Même si c'était le cas, se trouverait ainsi confirmé le rôle de stimulation rempli par l'article d'Engels, sur lequel Marx, qui en connaissait encore mal l'auteur et ne s'était pas senti auparavant d'affinités particulières avec lui, a dû beaucoup réfléchir, et qui lui a servi de base de départ pour sa propre étude critique de l'économie politique: dans les notes du *Capital*, apparaîtra d'ailleurs à plusieurs reprises la référence à l'Esquisse d'Engels, ce qui sera une manière d'en reconnaître le caractère prémonitoire

Revenons au texte d'Engels. Il commente ainsi la formule “le Luther de l'économie politique” : “L'hypocrisie protestante vint remplacer la candeur catholique” (*ECEN*, p. 468). En préconisant la libéralisation de l'économie, ce qui revient à déchaîner les puissances immorales du trafic commercial, et en prétendant fonder le lien social sur ce modèle de l'échange, Smith n'a en rien contribué à mettre fin au système d'oppression que celui-ci recèle, de même que Luther n'avait lui non plus indiqué la voie qui permît d'échapper à l'aliénation religieuse, mais il n'en a pas moins restitué à cet asservissement sa forme proprement humaine. Soit, le monde du négoce repose sur le brigandage dont il a fait une tromperie légale ! Mais ceci reconnu, il reste que cette manière de vivre, dont l'économie politique préconise la généralisation, n'a pas été imposée par une contrainte extérieure; comme la religion, elle est bien l'oeuvre de l'homme. Pas plus qu'il n'y a dans les faits de transcendance au sens religieux, il n'y a non plus de transcendance au sens économique. Il faut l'admettre: le monde humain, c'est aussi cela, l'expansion sauvage de l'esprit de compétition, la lutte de tous contre tous, dont est faite la réalité sociale. L'économie masque hypocritement ce triste état de chose du doux nom de “commerce”, et le présente sous cette appellation comme étant le modèle indépassable des rapports interhumains et la condition de leur amélioration progressive. Mais, ce faisant, l'économie décrit à sa manière quelque chose de parfaitement réel, dont l'état actuel de l'Angleterre donne l'image exacte. L'inhumanité dans laquelle les hommes vivent, voilà la triste réalité que l'économie libérale, avec ses mensonges, amène à prendre en compte, en montrant sur pièces l'inappropriation de ce système aux véritables besoins de l'homme, qu'il a fallu falsifier pour les faire rentrer dans ce système.

C'est pourquoi les théories économiques développées par les Anglais après Hume et Smith qui, en cherchant les moyens de rendre ce système le plus fiable possible, ont facilité le développement de ses effets négatifs, - et, à titre d'exemple, Engels explique que, la liberté du commerce, c'est le travail en fabrique avec ses insupportables abus, et en particulier c'est le travail des enfants -, constituent néanmoins un progrès, une

avancée, qu'il n'est pas permis d'ignorer ou de minorer lorsqu'on cherche à savoir ce que pourrait être la vraie société humaine :

“Mais l'économiste ne sait pas lui-même quelle cause il sert. Il ne sait pas qu'avec tout son raisonnement égoïste, il ne forme qu'un maillon dans la chaîne du progrès véritable de l'humanité. Il ignore qu'en favorisant la dissolution de tous les intérêts particuliers, il ne fait qu'ouvrir la voie au grand bouleversement vers lequel va ce siècle: la réconciliation de l'humanité avec la nature et avec elle-même (*der Versöhnung der Menschheit mit der Natur und mit sich selbst*).” (ECEN, p. 470)

On peut parler ici d'une véritable ruse de la raison : alors que l'économie libérale, avec sa “science”, prétend prendre le contrôle des faits économiques dans le sens de leur expansion optimale, elle est en fait au service d'un dessein plus large, qui la manipule à son insu; elle n'est qu'un moyen au service d'une fin qui la dépasse, un maillon dans l'évolution humaine qui, à terme, doit assurer le triomphe de ses vraies valeurs, celles qui correspondent à sa nature essentielle. Le finalisme qui, de façon latente, imprègne ce diagnostic est indéniable, et il explique pourquoi Engels, plus tard, reniera son texte auquel il reprochera son hégélianisme impénitent.

Toutefois l'analyse développée par Engels ne s'en tient pas à ces considérations très générales à caractère philosophique, et que leur généralité même rend fatalement ambiguës ou excessivement paradoxales. Mais il entreprend un examen détaillé du contenu de cette “science”, en étudiant de plus près les principales catégories sur lesquelles s'appuie la nouvelle économie libérale dont, selon lui, un authentique révolutionnaire, n'a pas le droit de se désintéresser en prenant prétexte de la falsification sur laquelle elle repose. Et, dans ce qui s'appellera plus tard la “littérature marxiste”, c'est sans doute la première fois qu'est entreprise cette lecture critique des concepts de l'économie politique classique: se trouve du même coup ouverte la voie dans laquelle Marx va lui-même s'engager après Engels à partir de 1844, et dont il ne s'écartera plus par la suite, même s'il infléchira à plusieurs reprises les enjeux et les significations impliqués par cette recherche.

Comme Marx le fera à nouveau dans la première section du livre I du *Capital*, Engels commence par analyser la catégorie de valeur, qui donne son fondement à l'économie politique classique. Ce faisant, il en accompagne le discours tel qu'il se présente de lui-même, sans chercher à en modifier le cours, puisque c'est à l'intérieur même de son ordre qu'il cherche les moyens devant permettre de le dépasser. C'est ce que Marx fera aussi dans ses *Manuscrits de 1844*, dont le fameux passage sur le travail aliéné du premier manuscrit commence ainsi :

“Nous sommes partis des prémisses de l'économie politique. Nous avons accepté son langage et ses lois... En partant de l'économie politique elle-même, en utilisant ses propres termes, nous avons montré...” (Marx, *Manuscrits de 1844*, 1er manuscrit, trad. Bottigelli, p. 55)

Autrement dit, la méthode adoptée, et c'est déjà celle d'Engels dans son Esquisse, consiste à se glisser dans le système de l'économie politique en vue de le faire exploser de l'intérieur, par une sorte de “lecture symptomale” avant la lettre.

La valeur (*der Wert*), écrit Engels, est “la première catégorie dont se sert le commerce (*die nächste durch den Handel bedingte Kategorie*)”. En effet, pour que des marchandises circulent, ce qui constitue la trame des échanges, il faut qu'elles aient une valeur, ou du moins qu'elles soient reconnues comme telles. Mais qu'est-ce que cette valeur ? L'économie politique classique est, dit Engels, la première à avoir posé pour

elle-même cette question, ce qui l'a amenée à faire une étonnante découverte, celle de la double nature de la valeur :

“L'économiste vit d'oppositions, il nous offre donc naturellement une double valeur : la valeur abstraite ou réelle et la valeur d'échange (*der abstrakter oder realer Wert und der Tauschwert* ).” (ECEN, p. 470-471)

Ici, par “valeur d'échange”, il faut entendre “valeur commerciale” (*Handelwert* ), c'est-à-dire le prix. Jusqu'ici on avait cru naïvement que les marchandises s'échangent à leur valeur réelle, sans s'apercevoir que cela retirait toute signification à la notion de profit. L'économie moderne, qui a voulu libérer les forces du commerce de manière à leur faire rendre le maximum de ce dont elles sont capables, a été la première à s'apercevoir que la logique du commerce et des intérêts qui l'animent en profondeur veut que les marchandises s'échangent à des “valeurs” distinctes de leur valeur “réelle”. C'est pourquoi, dans la réalité des échanges, cette valeur “réelle” reste aussi une valeur “abstraite”: idéalement supposée, elle n'intervient pas dans le déroulement concret du trafic des marchandises, pour lequel la marchandise cesse d'avoir valeur en soi, et devient seulement un support de valorisation, dans la perspective d'un enrichissement, comme cela avait déjà été expliqué tout au début de l'*Esquisse*.

Ceci est une des clés de la falsification sur laquelle reposent les activités commerciales: elles supposent, ou font croire, que la marchandise a une valeur réelle, car, si elle était réputée “sans valeur”, elle serait *ipso facto* rejetée du circuit des échanges; mais, simultanément, elles font abstraction de cette valeur immanente à laquelle elles substituent une autre valeur que celle attachée à la nature de la chose qu'est la marchandise, et qui est celle à laquelle les marchandises s'échangent effectivement, de fait sinon de droit. On serait alors tenté de penser que cette valeur réputée réelle est une fiction sans réalité, donc que les choses n'ont pas de valeur en soi, mais que la valeur qui leur est attachée est artificiellement créée par le libre jeu de la concurrence. Poussée à fond, cette hypothèse revient à considérer que la valeur, appréhendée, non dans sa nature idéale, mais dans sa forme effective qui est celle que lui confère le flux des échanges, est quelque chose de subjectif, puisque ce qui est en compétition c'est le point de vue des individus parties prenantes de l'échange sur les choses et non les choses elles-mêmes, et donc aussi que cette valeur est quelque chose d'arbitraire.

Les économistes, conscients des conséquences fâcheuses de cette dernière hypothèse qui jette une sérieuse suspicion sur leur domaine d'études, ont essayé de contourner cette difficulté en revenant à la valeur réelle, et en essayant de donner corps à celle-ci. Qu'est-ce qui fait la valeur d'une chose ? C'est son utilité, dit Jean-Baptiste Say. C'est son coût de production, dit Ricardo. Toute la question est alors de savoir si l'utilité et le coût de production peuvent faire l'objet d'une détermination objective, en clair d'une mesure, indépendamment du jeu de la concurrence, ce qui est la condition pour que cette valeur dite réelle existe effectivement et soit réellement autre chose que la valeur commerciale attachée à la chose dans le cadre de l'échange. C'est alors, explique Engels, que l'économie politique tombe dans des contradictions insolubles, car elle se révèle précisément incapable de résoudre ce problème. D'où vient cette incapacité ? Du présumé latent sur lequel reposent cette “science” et la réalité qu'elle étudie: la propriété privée, qui est en quelque sorte l'impensé de l'économie politique classique; celle-ci ne voit pas que ce qu'elle se propose d'appréhender, la marchandise, n'a précisément aucune valeur en dehors du fait d'être possédée: c'est pourquoi, quand des choses s'échangent, ce ne sont pas les choses qui entrent en compétition, mais les points de vue de ceux qui les possèdent, ce qui, à nouveau, renvoie à l'hypothèse précédemment évoquée, cette hypothèse que l'économie voudrait précisément exorciser avec sa “théologie” de la marchandise et de la valeur qui essaie de faire exister

réellement quelque chose, la valeur attachée à la marchandise, qui n'existe en fait que dans la tête de son propriétaire passé ou futur.

Ceci fait voir que la "critique" ici mise en oeuvre par Engels est bien la critique feuerbachienne. Ce que les économistes tentent de dissimuler à travers leur effort en vue de déterminer la valeur réelle de la marchandise, c'est le fait que la marchandise est un "objet" de l'homme et non une réalité en soi; exactement de la même façon, le théologien essaie de dissimuler que les puissances transcendantes révélées à l'homme par la religion ne sont que des projections de son être même, qui n'ont d'autre "valeur" que celle qu'il leur attribue: et c'est pourquoi la religion se ramène à une sorte de trafic, à une spéculation, à tous les sens du terme. Toutefois, en appliquant à l'économie le schéma interprétatif hérité de Feuerbach, Engels se donne aussi les moyens de prendre, ou de commencer à prendre, distance par rapport aux présupposés dont ce schéma dépend. L'idée de Feuerbach, c'est que les "objets" de la théologie sont des propriétés de l'homme: et en conséquence, son objectif est de restituer à ce dernier sa propriété légitime sur ses objets. Mais il ne va pas jusqu'à s'interroger sur la légitimité de la notion de propriété, qui lui paraît parfaitement naturelle, dans la mesure où il va de soi à son point de vue que l'homme est le légitime propriétaire de son essence, évidence qui lui est communiquée par le fait que son point de vue est celui de la nature et non celui de l'histoire. Mais, en étendant ce type d'investigation au domaine de l'économie, Engels se donne du même coup les moyens de s'interroger sur la légitimité de cette donnée prétendument naturelle qu'est la propriété. Qu'est-ce qui fait de l'homme un propriétaire, sous quelque forme que ce soit, y compris celle par laquelle il est propriétaire de lui-même? Que signifie en réalité l'entreprise qui consiste à lui restituer une propriété légitime sur ses objets? N'y a-t-il pas dans le fait même de la propriété quelque chose d'illégitime, un abus, un artifice auquel la nature n'a aucune part? La propriété, n'est-ce pas le vol, comme Proudhon l'a affirmé? Voilà les questions que dégage, ou commence à dégager, une critique de la démarche des économistes, critique dont la forme est celle de la critique feuerbachienne, mais que le fait d'être appliquée à un contenu différent, on pourrait dire, en reprenant à nouveau les catégories de Feuerbach, le fait d'être appliquée à un contenu non plus céleste mais terrestre, contribue à remodeler en profondeur, en réinscrivant la critique dans une perspective qui est celle, non de la nature, mais de l'histoire. Peut alors être posée la question: quand et sous quelles conditions l'homme est-il devenu propriétaire de ses objets, ce qui n'est nullement, sinon par préjugé, une donnée essentielle de sa nature?...

Copyright Pierre Macherey